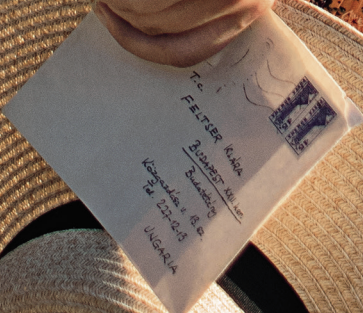

CLARISSE SABARD

À LA
LUMIÈRE
DE NOS
JOURS

ROMAN



CHARLESTON



CLARISSE SABARD

À LA LUMIÈRE DE NOS JOURS

2013. Après de longues années d'absence, Julia débarque dans sa famille paternelle, en plein cœur de la Touraine. Fraîchement renvoyée du célèbre concours de pâtisserie pour lequel elle travaillait, dévastée par le récent décès de sa mère, la jeune femme est complètement perdue.

Mais les dernières volontés de sa mère sont claires : Julia doit renouer avec son père, retrouver ses proches et partir en quête de son héritage.

Accueillie à bras ouverts par sa grand-mère Suzette, qui rêve de la voir reprendre la pâtisserie familiale, la jeune femme se retrouve rapidement plongée au cœur de l'histoire des trois générations de femmes qui l'ont précédée.

Des faubourgs parisiens des années 1920 en passant par les heures les plus sombres de l'Occupation, les secrets d'une famille, mais aussi de tout un village, éclatent l'un après l'autre. Et c'est peut-être à ce prix, une fois les blessures du passé guéries, que Julia pourra avancer dans la lumière.

« CLARISSE SIGNE ICI SON MEILLEUR ROMAN,
LE PLUS BEAU, LE PLUS DUR, LE PLUS RÉALISTE,
LE PLUS PROFOND ET, SURTOUT,
LE PLUS LUMINEUX. »

Clara Pailhon, librairie de l'Horloge, Carpentras

ISBN : 978-2-36812-603-5



9 782368 126035

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : Caroline Gioux

Photographie : © Alexia Feltser / Arcangel



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« J'ai été absorbée par l'histoire d'Eugénie et de Suzette, deux femmes fortes dont on découvre les vies avec leurs moments forts. Si comme moi vous aimez les romans mêlant histoire, secrets de famille et suspense, celui-ci devrait vous plaire ☺ » Floriane, de @les_lectures_de_flofloenaël

« Entre pâtisserie et secrets de famille, ce roman a tout pour nous livrer une histoire pleine de rebondissements. L'autrice alterne entre le présent et les événements du passé, ce qui donne une réelle dynamique. » Manon, de @lalecturedeManon

« À chaque fois que je me plonge dans un roman de Clarisse Sabard, je suis emportée avec délice dans ses histoires ! Je ne peux que vous conseiller de foncer pour cette lecture si lumineuse ! » Alexandra, de @mes_evasions_litteraires

« Je salue le travail de Clarisse Sabard sur la vraisemblance historique de son œuvre : j'ai rarement eu l'occasion de lire des romans aussi bien travaillés sur le début du siècle. » Adéline, de @livrovore

« Clarisse Sabard mène avec brio son affaire. Elle ficelle si bien les mots et les vies qu'on se laisse prendre sans réserve et entraîner à travers ces quatre générations de femmes, fortes chacune à leur façon. » Carol-Ann, de @bbtiz

« Clarisse Sabard nous régale encore une fois avec ce roman mêlant tout ce que l'on recherche : des secrets de famille, des personnages atypiques avec un héritage familial bouleversant.

Eline, de @meslivresdepoche

« J'ai beaucoup aimé cette fresque historique, sur ces femmes fortes, courageuses, qui ne baissent pas les bras dans l'adversité et qui trouvent le beau dans les moments les plus durs. » Fanny, de @madelit_et_des_livres

« Portée par la délicieuse plume de Clarisse Sabard, cette histoire à la fois belle et tendre, bien que dramatique par moments, a su me cueillir et j'ai été véritablement touchée par cette finalité qui rend cette histoire si lumineuse. » Anouk, de @anouklibrary

« J'ai trouvé la plume de Clarisse Sabard très fluide, je ne me suis pas ennuyée, jamais. Une quête sur les secrets et les non-dits de la famille de Julia très prenante. J'ai aimé me replonger à chaque fois dans cette histoire et faire de nouvelles découvertes, un petit côté palpitant se faisait ressentir. Un passé familial riche qui est une force au présent. Le tout permis par l'écriture addictive de Clarisse Sabard. » Tiphaine, de @je.lis.mes.envies

« Un soupçon d'intrigue, une bonne dose de secrets familiaux, quelques personnages attachants et une plume délicate. Le tout méticuleusement mélangé et sagement placé dans un charmant village de la Touraine. » Marta, de @leslecturesdemissm

« Un roman qui fait du bien et encourage à aller de l'avant pour faire briller de mille feux notre lumière intérieure. Si vous aimez les secrets de famille, ce livre est pour vous ! » Clémentine, de @hellynna_

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

À LA LUMIÈRE
DE NOS JOURS

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les Lettres de Rose, Prix du Livre Romantique, 2016

La Plage de la mariée, 2017

Le Jardin de l'oubli, 2018

La vie est belle et drôle à la fois, 2018

La vie a plus d'imagination que nous, 2019

Ceux qui voulaient voir la mer, 2019

La Femme au manteau violet, 2020

Et nous danserons sous les flocons, 2020

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-603-5

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Clarisse Sabard

À LA LUMIÈRE
DE NOS JOURS

Roman



*À Laury-Anne, amie, editrice et amatrice d'exquises
pâtisseries ; merci d'y croire pour la neuvième fois.*

« *Vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir.* »
René Char

« *L'avenir peut s'éveiller plus beau que le passé.* »
George Sand, Aldo le rimeur

PROLOGUE

12 juillet 1977

C' ÉTAIT L'UN DE CES APRÈS-MIDI d'été longs et secs. Thomas pédalait sur son vélo bleu tout neuf, reçu à l'occasion de ses treize ans. Qu'est-ce qu'il était rapide, ce vélo, rapide à vous donner des ailes ! Tout en filant sur l'ancienne voie de chemin de fer, le jeune garçon s'imaginait en plein Tour de France. Sûr qu'avec un engin pareil, il en décrocherait, des maillots jaunes, Bernard Thévenet n'avait qu'à bien se tenir !

Arrivé au croisement, Thomas prit le sentier qui longeait la rivière. Les grillons menaient grand tapage sous le vert éclatant des arbres. Sous l'effet d'une légère brise, la surface de l'eau fut parcourue d'ondulations rapides. De l'autre côté, l'herbe frémissait sur les prairies. Oui, c'était un temps parfait ! L'adolescent accéléra son coup de pédale quand, au loin, le clocher de l'église sonna quinze heures. La traverse devenant de plus en plus tortueuse, il décida de terminer à pied et marcha en tenant son vélo, une drôle de sensation

au creux du ventre. Il se sentait à la fois léger et fébrile. Et pour cause : Delphine Girard lui avait fixé rendez-vous à l'ombre d'un peuplier, loin des yeux indiscrets. Si après ça on ne le respectait pas enfin, lui, le gros du fond de la classe ! Il n'en avait presque pas dormi de la nuit mais s'était réveillé d'excellente humeur en songeant qu'une fille comme elle avait jeté son dévolu sur lui. Elle était si jolie, Delphine ! Ses boucles dorées lui retombaient en cascade sur les épaules, un peu comme celles de Lindsay Wagner dans *Super Jaimie*. Elle avait aussi de beaux yeux bleus et, chaque fois qu'il la voyait, Thomas avait envie de fredonner la chanson du groupe Redbone, *Come and Get Your Love*, dont il avait presque usé le disque à force de l'écouter. Oh, bien sûr, il savait qu'il n'était pas le seul garçon à lui faire les yeux doux. Il préférerait même s'en cacher, convaincu que, de toute façon, il n'avait aucune chance. Pourtant, voilà qu'il avait un coup d'avance sur les autres... Ça allait leur en boucher un coin !

À l'approche de l'endroit où ils devaient se retrouver, Thomas sentit ses mains devenir moites. Allons, il n'allait tout de même pas faire demi-tour maintenant, songea-t-il en soufflant sur ses cheveux châtain qui retombaient tout autour de son visage. Le garçon laissa son vélo dans les hautes herbes et inspira un grand coup. Il était hors de question de renoncer, d'autant plus que, dans trois jours, sa mère et lui partiraient en vacances à la mer. Thomas était très excité à l'idée de revoir enfin le littoral, ces étendues d'eau immenses. Saint-Palais-sur-Mer. Il aimait prononcer ce nom, qui sonnait chaque mois de juillet comme une expédition. La crème solaire à la noix de coco, les flaques entre les rochers chauffés par le soleil, les enfants qui jetaient à manger aux mouettes et les orgies de moules-frites auxquelles ni lui ni sa mère ne pouvaient résister !

— Ah, Thomas ! J'ai cru que tu ne viendrais pas !

Perdu dans ses pensées, l'adolescent sursauta. Delphine se tenait là, devant lui, la peau bronzée sous sa robe à fleurs, un magazine *Salut !* posé près d'elle. La jeune fille sentait bon la vanille et les épis de blé. Thomas lui retourna un sourire nerveux avant de lui planter un bisou sur la joue.

— Assieds-toi, lui proposa-t-elle, en se passant la main dans les cheveux. Alors, ça boume ?

Thomas hocha la tête et fixa la photo de Claude François en couverture de la revue. Soudain, c'était comme s'il avait perdu l'usage de la parole.

— Je pars à la mer dans trois jours, parvint-il finalement à dire.

— C'est bien, répondit simplement la jeune fille, en lui lançant un regard du coin de l'œil.

Elle paraissait aussi troublée que son camarade.

— Nous, on va aller chez Jean-Marc, ajouta-t-elle.

Thomas avait bien du mal à se concentrer sur autre chose que sur les longues jambes de sa camarade.

— Le plus grand de tes frères, c'est ça ?

Fille du directeur de l'école, Delphine était la dernière d'une famille nombreuse. Comme avait coutume de le dire Mémé, admirative, un simple coup d'œil à son mari suffisait pour que Marinette Girard se retrouve fécondée en quelques secondes. Mariée à l'âge de dix-sept ans, elle avait mis sept enfants au monde, dont un mort à la naissance. Vingt ans séparaient Delphine de son frère aîné.

— C'est ça, confirma l'adolescente. Tu sais qu'il a divorcé ? Il va revenir vivre ici avec Corinne, sa nouvelle amie.

Bien sûr que Thomas était au courant. Un gars du coin qui divorçait, c'était un sacré événement. Toutefois, le jeune homme s'abstint de tout commentaire et avala une nouvelle fois sa salive, songeant qu'il

aurait donné n'importe quoi pour se rafraîchir avec un sirop à la menthe.

— Tu voulais qu'on se voie..., commença-t-il après un silence qui lui avait paru durer une éternité.

Delphine jeta deux ou trois coups d'œil autour d'elle et répondit, d'une voix plus assurée :

— Bah oui. Je me disais qu'on pourrait peut-être... sortir ensemble, tu vois ?

— Sortir ensemble ?

Thomas resta deux bonnes secondes la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés.

— Je ne te plais pas ? s'étonna sincèrement la jeune fille.

Mince, voilà qu'elle se méprenait sur sa réaction ! Quel gros nul il faisait !

— Oh, si, je te trouve attirante, la détrompa-t-il en essuyant ses mains trempées sur son short. Tu... Tu es belle comme le soleil.

Cette réplique, il l'avait lue en douce dans un des romans sentimentaux qu'affectionnait sa grand-mère. Sur le coup, il avait trouvé que ça en jetait, de dire ça à une fille. À présent, il se sentait juste ridicule. Cependant, Delphine eut un sourire.

— Tu pourrais m'embrasser, l'encouragea-t-elle.

— C'est vrai, tu as envie ?

Elle haussa les épaules en guise de réponse. À treize ans, le jeune homme n'avait encore jamais embrassé de fille, mais peut-être que Delphine savait comment s'y prendre. Il se pencha vers elle et, à ce moment-là, les herbes hautes craquèrent dans leur dos. Un rire mauvais surgit derrière Thomas.

— Tu y as vraiment cru, gros balourd, hein ?

P'tit Jacques et sa bande. Ils étaient là tous les trois, Jacques, Thierry et Luc. Un signal de danger s'alluma aussitôt dans le cerveau de Thomas. Quand ces types étaient dans les parages, ça sentait les ennuis, d'autant

plus qu'à dix-sept ans, ils étaient bien plus forts que les collégiens qu'ils embêtaient ! Tandis qu'ils se gaussaient de lui, Delphine laissa échapper un petit rire, elle aussi. Humilié, Thomas crut que le sol allait s'ouvrir sous lui.

— Quoi... tu savais qu'ils viendraient ?

Il plissa les yeux, ne comprenant pas vraiment comment c'était possible. Embarrassée, la jeune fille resta silencieuse. C'était le plus cruel des aveux.

— Mais pourquoi tu m'as fait ça ?

Elle lui lança un regard tirillé, dans lequel passa une phrase, une phrase qui voulait dire « Je suis désolée, mais j'ai une réputation à tenir ». La déception qui le traversa quand il réalisa qu'elle s'était fichue de lui fut terrible.

Le groupe de garçons s'avança et Jacques, le meneur, adressa un sourire de traviole à Thomas.

— Qu'est-ce que tu veux qu'elle foute avec une tapette comme toi ? le provoqua-t-il.

Thomas se releva, aussitôt imité par Delphine, qui épousseta machinalement le bas de sa robe.

— Laisse tomber, P'tit Jacques, intervint-elle mollement.

Mais ce dernier l'entendait d'une autre oreille. Il secoua la tête tout en faisant claquer sa langue.

— Vous saviez, vous, que son grand-père a couché avec un Boche ? lança-t-il à la cantonade. Des tapettes, je vous dis, et après ça prétend vouloir fourrer sa langue dans la bouche d'une gonzesse !

Cette fois, c'en était trop ! Thomas vit rouge et poussa brusquement Jacques, qui dérapa et s'étala le nez dans l'eau. Les autres restèrent cois un court instant, jusqu'à ce que le meneur donne le signal en se relevant :

— On va te saigner, merdeux !

Thomas détala sans demander son reste, mais les trois garçons étaient déjà sur ses talons. Il ne songea même pas à enfourcher son vélo pour aller plus vite. Tout ce qui lui importait, c'était de fuir, de partir loin, rentrer rue du Lavoir où sa mère lui préparerait des tartines saupoudrées de cacao Benco. La sueur lui dégoulinait sur le visage et les gouttelettes de transpiration lui obstruaient la vue. Il savait qu'en réalité, les autres le rattraperaient. Ils ne lâchaient jamais rien tant qu'un adulte n'intervenait pas. Comme son surnom l'indiquait, P'tit Jacques n'était pas bien grand et il compensait sa petite taille en jouant les teignes.

Le souffle court, Thomas essaya d'accélérer sur la terre grumeleuse. Ses baskets martelaient le sol sec, elles devaient bien peser une tonne. Il n'atteindrait jamais le bourg. Les autres, plus sportifs que lui, se rapprochaient dangereusement. Dans sa course, le garçon avisa un lézard qui se faufilait sur le tronc d'un chêne. Sans aucune logique, il y grimpa, s'accrochant aux branches comme à une bouée de secours.

— Descends de là ! lui cria Jacques, à peine essoufflé.

— Cassez-vous ! haleta Thomas.

— On pourrait lui foutre le feu, à cet arbre ! menaçait Luc.

Pour bien souligner son intention, il sortit de la poche de son polo rouge un briquet probablement chipé à son père, avec lequel il se mit à jouer. Le cœur de Thomas battait à se rompre. Sa respiration saccadée annonçait une crise de larmes. Or il n'avait pas envie de leur donner une nouvelle occasion de se moquer de lui ! L'adolescent se hissa sur une branche située un peu plus haut. Ses orteils lui faisaient mal à force d'être crispés, toutefois il devait tenir bon. Il savait le sort qui l'attendait, s'il redescendait. Les garçons ne le tueraient pas, non, ils n'oseraient jamais, mais ils

lui colleraient une rouste. Et lui devrait encore mentir à sa mère pour ne pas lui faire de peine. Comme il aurait voulu que le temps s'accélére, qu'il ait l'âge d'entrer au centre d'apprentissage pour ne plus avoir à croiser ces abrutis !

En bas, Delphine venait de rejoindre les autres.

— C'est bon les gars, laissez-le descendre, plaidait-elle. Vous aviez dit que ce n'était qu'un jeu.

La pitié se lisait à présent dans ses yeux. Elle avait bon fond, Delphine, Thomas n'en avait jamais douté.

— Te mêle pas de ça, toi, rétorqua Jacques en lui secouant le bras violemment.

L'adolescente resta une seconde sidérée, puis, résignée, elle fit demi-tour et disparut. Courir, s'enfuir à toutes jambes plutôt qu'assister à un tabassage en règle. Thomas sut que personne ne viendrait à son secours.

Come and get your love...

Delphine l'avait trahi et lui avait toujours cet air à la con dans la tête, comme si son esprit cherchait un refuge. Tout à coup, Thierry, fit mine de monter à l'arbre.

— Fichez-moi la paix ! hurla Thomas, qui se percha encore un peu plus haut.

— Pleureuse ! Gras du bide !

Peu importe qui l'insultait, il avait envie de se boucher les oreilles. Il se pencha afin de jauger la position des garçons et fut alors pris d'un vertige. La terre ferme était loin, bien loin en dessous. En proie à la panique, l'adolescent chercha un appui solide, mais son pied glissa. Se sentant déraiper dans le vide, il tenta de se raccrocher à une grosse branche, en vain. Thomas entendit trois cris surpris et comprit réellement, à cet instant, qu'il était en train de chuter du vieux chêne. Ensuite, tout se déroula en quelques secondes. C'était rapide et lent à la fois, c'était comme se voir rater une marche, mais en bien plus dangereux.

Juste avant l'impact, Thomas eut une dernière pensée.

Pauvre Maman, je vais gâcher nos vacances.

Puis les ténèbres l'engloutirent.

Julia, 2013

— **J**E SUIS CONTENTE que tu sois venue !
La mine rayonnante, Aurélie m'étreignit comme si on ne s'était pas vues depuis six mois. Je parvins à ébaucher un pâle sourire en constatant que, par chance, elle n'avait convié personne d'autre.

— Pour être honnête, je suis soulagée que nous ne soyons que toutes les deux, lui avouai-je une fois qu'un serveur eut pris notre commande.

Affirmer que j'avais envie de fêter mon anniversaire aurait été faux. Toutefois, Aurélie était si enthousiaste que je m'en voulus aussitôt de ma remarque.

— Pardon, je ne voulais pas plomber l'ambiance d'entrée de jeu.

Elle reposa doucement le menu qu'elle tenait entre les mains.

— Hé, ne t'inquiète pas, me rassura-t-elle. Je me doute que ce ne doit pas être évident.

Nos cocktails arrivèrent. Un spritz pour moi, un sans alcool pour mon amie, enceinte de sept mois. Cette dernière leva son verre pour l'entrechoquer contre le mien.

— À tes trente-quatre ans ! Je suis certaine que tu vas passer ce cap avec brio.

— Merci, répondis-je sincèrement. C'est tout de même étrange de penser que c'est mon premier anniversaire sans elle.

— Au moins, tu ne gardes pas tout ça pour toi. C'est important d'en parler et d'aller de l'avant.

Ce soir, je n'avais pourtant pas franchement la sensation d'aller de l'avant. Ça me faisait horreur de me sentir isolée alors que j'étais si bien entourée.

— Je n'ai pas l'intention de m'appesantir encore, mais en ce moment, je dirais plutôt que je patine. J'ai l'impression de me cramponner à du vide sans parvenir à retrouver des appuis solides.

— La vie ne t'a pas épargnée ces derniers mois. Je suis sûre que la fille joyeuse que j'ai toujours connue finira par reprendre le dessus.

C'était aussi ce que j'espérais. Sauf que j'avais perdu le mode d'emploi. J'avançais à tâtons, je naviguais en eaux troubles. Je ne savais plus où aller et cette situation était très inconfortable. En l'espace de six semaines, j'avais perdu mon travail et ma mère. Ma raison de vivre en décembre, mon point d'ancrage en février. C'était très dur, je me sentais complètement désarçonnée.

— Ça va aller, souffla Aurélie en devinant mon émotion.

Je fis un effort suprême pour ne pas craquer en la remerciant et, durant le dîner, je m'appliquai à maintenir la conversation autour de sa grossesse. Aurélie était d'une humeur joyeuse et, d'ordinaire, son enthousiasme était contagieux. Elle parlait, souriait

plein watts, mais je l'écoutais d'une oreille distraite, l'esprit ailleurs. L'après-midi même, le notaire de ma mère m'avait demandé de passer à son cabinet. J'y étais donc allée la boule à l'estomac, persuadée de clore définitivement son dossier et raviver la douleur du deuil par la même occasion. S'il y avait une chose que je n'avais pas prévue, en revanche, c'était une surprise de dernière minute.

Maman... Qu'est-ce que tu as bien pu mijoter ?

Cela faisait quatre mois qu'elle avait rendu son dernier souffle. Un décès d'autant plus déchirant que la maladie avait été fulgurante. Lorsque les médecins lui avaient diagnostiqué un cancer du pancréas, le goût amer de la mort planait déjà au-dessus d'elle. Maman avait combattu et fait tout son possible pour tenir bon, mais il était trop tard. En quelques semaines, le crabe l'avait emportée dans un océan infini d'eaux sombres, me laissant aussi démunie qu'une enfant perdue. En dépit des avis médicaux sans appel, je m'étais fermée à l'éventualité de la voir mourir. À mes yeux, c'était une chose impossible – une ancienne urgentiste ne pouvait pas se laisser terrasser par un cancer. Sa vocation était de sauver des vies, pas de perdre la sienne. Sa disparition avait été un terrible choc.

— Ouh ouh, tu es là ?

Les doigts d'Aurélie claquèrent devant mes yeux, me tirant de mes pensées. Je n'avais pas écouté un traître mot de ce qu'elle me racontait... Elle faisait tout pour me divertir et voilà comment je la remerciais !

— Excuse-moi, je n'ai pas suivi, déclarai-je piteusement.

— Je vois ça ! s'esclaffa-t-elle. C'est juste au sujet du prénom. Je pense qu'en tant que future marraine, tu as voix au chapitre. Romain est à fond sur les trucs anciens, genre Gustave et Jeanne. Alors que moi, je préférerais...

— Quelque chose de plus japonisant ? devinai-je.

Aurélie nourrissait une passion sans limites pour tout ce qui touchait au pays du Soleil levant, dans lequel elle avait passé un an à la fin de nos études.

— Je savais que tu me comprendrais ! fit-elle, victorieuse. Mais peu importe cette histoire de prénom... Tu refais ce truc, là, avec ta bouche, alors dis-moi ce qui te préoccupe.

— Quel truc ? Je ne fais rien !

— Si. Tu te mordilles la lèvre inférieure, comme chaque fois que tu es nerveuse. J'en déduis donc qu'il y a autre chose que ce premier anniversaire sans ta mère. Tu peux m'en parler.

Sa gentillesse me noua le ventre. Non seulement Aurélie me connaissait par cœur, mais en plus elle ne s'offusquait pas de mon comportement, à mille lieues de ce qu'elle était en droit d'attendre. L'arrivée prochaine de son bébé ne me laissait pas indifférente, loin de là, je me réjouissais même d'être la marraine. Mais, ce soir, c'était compliqué. La moindre des choses était que je lui explique pourquoi je n'arrivais pas à me concentrer sur la discussion.

— En fait, j'ai vu son notaire tout à l'heure.

— L'appartement a été vendu, ça y est ?

— Non... Enfin, ça ne devrait plus tarder, cela dit, car il a reçu une offre.

Aurélie fronça les sourcils.

— OK. Qu'est-ce qu'il te voulait, alors ?

— Maman lui avait demandé de me remettre une lettre. Aujourd'hui, très précisément.

Elle se pencha vers moi, compatissante.

— Oh, Julia, je comprends que tu sois bouleversée ! Tu l'as lue ?

Mon regard se posa un instant sur mon sac. Ma réponse allait à coup sûr la sidérer.

— Eh bien... pas encore, non.

Comme prévu, Aurélie braqua sur moi des yeux si arrondis que je crus qu'ils allaient sauter dans mon assiette.

— Mais où est passée ta curiosité débridée ? protesta-t-elle. Si ça se trouve, elle t'annonce qu'elle a planqué un million d'euros dans une grotte de Belle-Île-en-Mer !

Sa remarque eut le mérite de me tirer un sourire.

— Je ne sais pas... Je ne veux pas rouvrir une blessure à peine cicatrisée.

Mon cœur ressentait encore parfois des ondes de stupeur et de colère quand je songeais que Maman aurait à tout jamais soixante-huit ans. C'était injuste, de partir comme ça, à une époque où l'espérance de vie pouvait lui assurer de vivre encore bien des années ! Voyant les larmes envahir mes yeux, Aurélie recouvrit ma main de la sienne.

— C'est normal que tu sois triste, Julia. Frédérique était une personne formidable, observa-t-elle avec tendresse. Mais elle n'aurait pas aimé te voir comme ça.

J'avalai un verre d'eau pour dominer mes émotions.

— Je sais... Mais je flippe à l'idée de découvrir ses derniers mots. Elle s'inquiétait beaucoup, après mon échec professionnel. Tu imagines, si ce sont des reproches qu'elle m'adresse ?

Une certaine partie de moi ne pouvait s'empêcher de penser que sans cette angoisse supplémentaire, ma mère aurait peut-être pu surmonter la maladie. Je me sentais un peu responsable.

— Raison de plus pour la lire, cette lettre ! trancha Aurélie. Au moins, tu seras fixée. Tu l'as avec toi ?

Je secouai négativement la tête. J'avais préféré la laisser chez moi, sans quoi j'aurais été tout à fait capable de passer ma soirée enfermée dans les toilettes du restaurant, l'enveloppe entre les mains, à débattre avec moi-même pour savoir si je devais l'ouvrir ou non.